

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Nos anciens : témoignages

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 93-102

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# NOS ANCIENS

## Témoignages

*Dans la lettre qu'il adressait le 29 septembre dernier à notre revue, S. Exc. Mgr Burquier ramenait l'attention sur les souvenirs de nos Anciens. « L'on se rappelle, écrit Mgr Burquier, l'immense succès qu'eurent les mémoires de Mgr Jaccoud sur ses années de Collège à St-Maurice. C'est aussi avec un réel plaisir que furent goûtées les « Notes sur le Théâtre du Collège de St-Maurice » qu'écrivit M. Jules Bertrand « dans tout son attachement à sa bonne ville d'Agaune et toute son affection pour sa vieille Abbaye », ainsi que, dans le Coin des Anciens, « le Collège de St-Maurice il y a un demi-siècle (1885-86) », de M. le chanoine Jules Gross. »*

*Désireuse de continuer cette chaîne de « Souvenirs », la Rédaction des Echos s'est adressée à ceux de nos Anciens qui sont maintenant les vétérans du Collège de St-Maurice. Trois personnalités fribourgeoises ouvriront aujourd'hui le cortège, auquel nous convions tous nos amis ; le prochain fascicule déjà, nous l'espérons, nous apportera les témoignages d'autres aînés, du Valais.*

*D'après une note que l'on nous communique, c'est à partir des environs de 1874 qu'un nombre important de Fribourgeois s'achemine vers le Collège de St-Maurice. De 1874 à 1878, en effet, on compta sur les bancs de la vieille Ecole abbatiale jusqu'à 28 étudiants fribourgeois. Trois d'entre eux sont aujourd'hui encore en vie : Mgr Currat, M. l'abbé Bochud, M. Alexandre Bovet.*

*A tout « seigneur » tout honneur, dit le proverbe : parlons donc de Monseigneur Currat. Né à Besencens, —*

*d'où était venu à l'Abbaye de St-Maurice, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, le chanoine Joseph-Jacques Overney, — Jean-Léonard Currat, après ses études à St-Maurice et son ordination à Fribourg, n'a fait qu'un passage rapide dans le ministère paroissial, d'abord comme vicaire à Bulle puis comme curé de Ponthaux. Bientôt nommé professeur au Collège St-Michel, l'abbé Currat fut ensuite*



*appelé à la charge de chancelier épiscopal. L'administration du diocèse de Lausanne et Genève prit désormais toute l'activité de M. Currat. Tenu en haute estime par son évêque, Mgr Déruaz, M. le Chancelier fut successivement nommé consulteur diocésain, promoteur de la justice près l'Officialité, Protonotaire apostolique ad instar participantium, vicaire général.*

*Ce qui nous touche, c'est qu'à travers toutes ces fonctions et tous ces honneurs, Mgr Currat, — qui entrera l'automne prochain dans sa 85<sup>e</sup> année, — n'a cessé de donner à l'Abbaye de St-Maurice une bonne partie de son cœur : la collection des « Echos » en contient maintes preuves. Aux doyens de notre Communauté, MM. les Chanoines Moret et de Cocatrix, Mgr Currat a offert naguère son portrait avec un distique de dédicace ; aujourd'hui, c'est à nous tous que Mgr Currat offre le sonnet suivant dont nous le remercions.*

## 84 ANS

Sonnet dédié au Collège de l'Abbaye de St-Maurice

Pour moi le monde, hélas, n'est plus qu'un cimetière ;  
Le chemin où je marche est bordé de tombeaux.  
Là, dorment tant d'amis qu'en ma longue carrière  
La mort impitoyable a frappés de sa faux.

Et quand, le cœur brisé, je regarde en arrière,  
J'éprouve chaque fois des serrements nouveaux ;  
Des larmes de regret inondent ma paupière,  
Car la vie est pour nous un amas de fardeaux.

Mais aussitôt la foi rassérène mon âme,  
La lumière d'en haut m'éclaire de sa flamme  
Et je comprends alors qu'il m'est bon de souffrir.

Puis, contemplant Jésus sur la croix du Calvaire,  
Je l'adore en disant, le front dans la poussière :  
« Qui veut revivre au ciel, ici-bas doit mourir. »

Mgr Léonard CURRAT

Fête de S. Thomas d'Aquin, 1937.

*M. l'abbé Rodolphe Bochud suit de près en âge Monseigneur Currat. Si celui-ci a donné le meilleur de sa vie à la curie épiscopale de Fribourg, celui-là au contraire*

*s'est voué tout entier au ministère pastoral. Après une année de desservance à Neyruz, M. Bochud fut curé de Cugy, puis de Neirivue. Vie toute simple pour les chroniqueurs, mais dont la simplicité même est faite d'un constant*



*dévouement. M. l'abbé Bochud est entré le 16 avril dernier dans sa 83<sup>e</sup> année d'âge ; il est, d'autre part, dans la 54<sup>e</sup> année de son sacerdoce. Nous lui présentons nos compliments.*

*Le troisième témoin de cette volée est M. Alexandre Bovet. Agé de 79 ans révolus le 26 février 1937, M. Bovet, toujours alerte, « bouquine » au coin du feu et repasse ses souvenirs. L'un de ses jeunes compatriotes, qui*

*continue aujourd'hui la tradition des Fribourgeois étudiant à St-Maurice, Vincent Geinoz, a obtenu du bon M. Bovet les intéressants détails qui vont suivre, et qui nous restitueront un peu d'un temps déjà lointain...*



Mon bien cher Vincent,

Ce que tu me demandes n'est pas si aisé à écrire, attendu que la vie de collègue est, le plus souvent, assez monotone et partout la même ; elle ne porte guère aux aventures joyeuses ; du moins quand on est interne.

C'est en 1872 que mon cher oncle, le R<sup>d</sup> Pierre Bovet, Cordelier, me conduisit à St-Maurice. J'avais préalablement étudié le latin et le français pendant deux ans sous la férule de mon oncle, M. l'abbé Bovet, R<sup>d</sup> Directeur

des Dominicaines à Estavayer-le-Lac, après avoir été pendant plus de douze ans professeur au Collège St-Michel à Fribourg. J'avais étudié surtout le français et le latin ; mais passablement oublié les autres branches apprises à l'école primaire, surtout le calcul...

C'est le lendemain de la fête de S. Maurice qu'eut lieu mon départ pour le Collège.

Les communications n'étaient pas aussi faciles alors que maintenant : notre première étape s'arrêta à Rue, et le lendemain matin, nous prenions le train à Vauderens pour Lausanne et St-Maurice.

La vue des vignobles de Lavaux, du Léman, de Lausanne, de Vevey, de Chillon, de Montreux, m'émerveilla ; mais la contrée d'Ollon, de Bex, me parut assez monotone.

Enfin, le train s'engouffra dans un tunnel, et mon oncle de me dire : « Nous arrivons. » Effectivement, à la sortie du tunnel, j'aperçus à gauche un immense bâtiment et une haute tour, au pied d'un sombre rocher perpendiculaire, et à droite une vaste cour où déjà prenaient leurs ébats un grand nombre d'étudiants : c'était la Grande-Allée.

Arrivés en gare, nous nous dirigeâmes vers l'Abbaye. Ces immenses rochers noirs qui la surplombent me firent peur, et je ne voyais que rochers tout autour de moi.

Nous fûmes bientôt auprès du Directeur de l'Internat, M. le Chanoine Bertrand, qui nous reçut on ne peut plus aimablement.

Les dortoirs des étudiants occupaient les combles des bâtiments de l'Abbaye, donnant du côté de la ville et du côté de la Grande-Allée. Chaque élève avait sa cellulette, avec paroi d'environ deux mètres de haut. La charpente des vastes bâtiments de l'Abbaye avait permis d'établir un long plafond quasi arrondi comme une voûte, éclairé de jour par de nombreuses lucarnes, et de nuit par des bougies. Un long corridor allant d'un des bouts du bâtiment à l'autre, permettait de circuler aisément, et de chaque côté de ce corridor s'alignaient les cellulettes. — La mienne portait le N° 47, et c'était aussi mon N°. Il y faisait très froid l'hiver, l'eau gelait dans les cuvettes. Aussi ne l'apportait-on que le matin, quand, après le déjeuner, on montait au dortoir faire toilette. Il y faisait

si froid que pour pouvoir dormir, chaque étudiant était obligé d'apporter un édredon de la maison.

Mon cher oncle partit le lendemain matin. J'étais bien triste.

Devant les salles d'étude, un long corridor sombre éclairé seulement par quelques fenêtres donnant sur une petite cour appelée le Martolet, au pied d'un haut rocher, permettait aux étudiants de s'assembler et de se mettre en rang pour descendre au réfectoire ou aller à l'église en passant sous la grande tour. Le Martolet est l'emplacement de l'église primitive de l'Abbaye. Elle fut écrasée par un éboulement de rochers, il y a quelques siècles déjà. Après avoir mangé une soupe accompagnée d'un morceau de pain, les élèves déjà arrivés assistèrent à la messe de Monseigneur Bagnoud, messe dite d'ouverture des classes du Collège.

Nous partîmes ensuite pour une promenade, à Véroliez, lieu où la Légion Thébéenne fut martyrisée, tandis que les élèves arrivaient toujours. C'était un jour de repos. A chaque instant revenaient les aînés, ceux de l'année précédente. Le soir, l'internat était au complet.

Le lendemain eurent lieu les examens des nouveaux. Je réussis assez bien pour le latin et le français ; mais moins bien pour le calcul ! Je fus admis en troisième littéraire, qu'on appelait la classe de Grammaire. C'était le bon Chanoine Bertrand, directeur de l'internat, qui était notre professeur.

Les élèves de l'internat formaient deux sections : la section des Grands et la section des Petits. Il était formellement interdit à un élève de l'une de ces sections de s'introduire dans l'autre. Pour communiquer ainsi, on devait en demander la permission aux deux chanoines surveillants.

La première année, je fis partie de la section des Petits. Cela ne me plaisait pas beaucoup, attendu que tous les Fribourgeois de ma classe appartenaient à la section des Grands. Il n'y avait que l'un ou l'autre Valaisan ayant commencé tardivement ses études qui se trouvât avec moi.

Nos jeux étaient surtout le jeu des quilles, de la boule et des barres, probablement comme cela se pratique encore aujourd'hui.

Il y avait aussi, par ci par là, un jour de liesse à l'internat. Il en est probablement encore de même aujourd'hui, car les étudiants aiment encore être joyeux...

Le premier jour de gaîté était celui de la « grappille ». L'Abbaye possédait, — et j'espère qu'elle possède encore, — les vignes de Cries. Le jeudi après la fin des vendanges, les élèves, petits et grands, montaient en Cries, aussitôt après dîner, et on leur donnait parcour dans la vigne pour cueillir les grappes oubliées. Probablement que, sur l'ordre des charitables chanoines, les vendangeurs avaient laissé un raisin ici, deux ou trois là, un « grappilinet » un peu plus loin, mais jamais un gros grappillon...

Nous cueillions tous. D'aucuns avaient beaucoup plus de chance que d'autres et parvenaient même à faire une petite provision ; mais il était fort rare qu'un élève fût malade d'indigestion pour en avoir trop avalé ! si bien que pour étancher notre soif possible, on nous offrait, devant la ferme de Cries, à chaque élève, un bon verre de moût avant de rentrer à l'Abbaye.

C'était une joyeuse après-midi.

Nous avions aussi l'avantage d'aller un jour également à la cueillette des châtaignes ! Vous n'aurez plus ce plaisir actuellement, car les pauvres châtaigniers ont quasi tous disparu...

En ce temps-là, toutes les pentes montant à Vérossaz, du château jusqu'au plateau, étaient couvertes de châtaigniers, et cette forêt s'étendait fort loin du côté de Monthey. Il y en avait aussi beaucoup du côté de Sous-Vent, vers Bex.

Je ne me souviens pas bien quelle fut l'importance de ma cueillette la première année ; mais ce que je me rappelle encore fort bien, c'est que, à force d'avoir défait des coques épineuses, j'avais si mal au bout des doigts que, pendant plus d'une semaine, j'eus mille peines à tenir une plume pour écrire mes devoirs de classe !

En 1873, je commençai la classe de IV<sup>e</sup> appelée Syntaxe. Nous avions encore le bon chanoine Bertrand comme professeur.

Je fis enfin partie de la section des Grands, mais ma petite taille me valait, par ci, par là, les taquineries des

plus grands. Je résolus de me défendre énergiquement, *pedibus, unguibus et rostro...* Oui, je donnais de la tête en vrai « *bovet* ».

Un jour, un grand, haut fendu (Rip.), se considérant comme un des plus forts de l'internat, me tenait par les deux mains et me faisait tourner autour de lui, à la risée d'un grand nombre d'élèves qui nous entouraient. J'avais beau le prier de me lâcher, il ne cessait de me faire tourner... Je tâchais bien de me défendre par mes membres inférieurs, mais il me tenait prudemment assez loin de lui afin qu'il me fût impossible de l'atteindre. Soudain, je pus lui donner un coup de tête si violent au creux de l'estomac qu'il tomba à la renverse en faisant des efforts inouïs pour respirer. Il paraissait à demi mort. On le transporta sur un banc, on le secoua légèrement, on le redressa, on lui massa légèrement la poitrine, si bien qu'il put enfin reprendre ses sens. La première colère passée, nous devînmes les meilleurs amis du monde. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que je fus vertement sermonné par M. Bertrand, Directeur de l'Internat...

Néanmoins, je dus encore défendre plusieurs fois ma petite taille. Bientôt d'ailleurs, je n'eus plus que de gentils amis.

Une après-midi notre classe s'en vint visiter la Grotte aux Fées, son petit lac et sa haute cascade. Comme, en ce temps-là, un petit canot permettait de faire le tour, deux élèves s'embarquèrent ; mais le nautonnier était si inexpérimenté qu'il mena sa nacelle sous les flots de la cascade aux vifs et charitables applaudissements de ses condisciples compatissants ! Alors, pour ne pas être trop mouillé, Justin, l'un des deux voyageurs, sauta courageusement dans le lac. Penaud et bien trempé, Justin parvint à aborder la rive, et ce furent de nouveaux applaudissements de tous !...

*Que d'images dans ces lignes !*

*En ce temps-là, la vie d'internat était plus dure qu'elle ne l'est aujourd'hui, et pourtant, que de bons souvenirs elle laissait...*

*A lire cette « Chronique » d'autrefois, on peut mesurer ce que deux tiers de siècle ont apporté de modifications. L'ancien étage des salles de classe, au pied du*

*Martolet, est toujours aussi sombre, et il mérite bien ce nom de « corridor des ténèbres » que des plaisantins lui ont donné. Mais il n'est plus consacré aux « classes » : de vénérables jeunes chanoines y ont remplacé les potaches de jadis. Par contre, les dortoirs, périodiquement repeints et rajeunis, ont toujours le squelette décrit par M. Bovet.*

*Les « années » ont gardé leurs vieux noms de Grammaire, Syntaxe, Humanités ; mais bien loin de l'accouplement des classes de Principes et Rudiments, Grammaire et Syntaxe, sous la férule d'un seul maître, on les dédouble au contraire, de sorte qu'il y a aujourd'hui deux classes de Principes, et autant de Rudiments, de Grammaire et de Syntaxe ! Il est vrai que depuis quelques années, paternellement, MM. les Professeurs de Grammaire accompagnent leurs élèves en Syntaxe, tandis que ceux de Syntaxe redescendent en Grammaire se pencher sur une nouvelle nichée...*

*Je ne crois pas que les quilles, les boules ou les barres passionnent encore les Collégiens de 1937. Ils ont, pour les remplacer, le foot-ball, le tennis, le ping-pong, et il est probable que j'en oublie... Quant aux raisins et aux châtaignes, — oh ! les chères traditions dont se souviennent tous les Anciens ! — si la poésie a peut-être perdu un peu par la suppression de la cueillette individuelle et hasardeuse, chacun reçoit aujourd'hui sa ration, une large ration, sans peine et sans effort, et nul ne se plaint...*

*Mais, de tous les souvenirs qui remontent du passé dans le cœur des Anciens, il en est un auquel s'attache particulièrement leur mémoire reconnaissante : c'est la figure du vénérable chanoine Bertrand, auquel il nous faut joindre le nom de M. Burnier. Le premier comme directeur du Pensionnat, le second comme professeur réputé d'Humanités, ont laissé un sillon dans l'âme de leurs élèves, et M. Bovet qui les a eus tous deux pour maîtres, — d'abord M. Bertrand pendant deux ans, puis M. Burnier, — leur garde à tous deux un vif souvenir.*

*Que les exemples des aînés soient la règle de leurs continuateurs d'aujourd'hui, tel semble être le vœu implicitement contenu dans tant de témoignages.*

*L.D.L.*